

STEVEN LUKES

*Les Curieuses Lumières
du professeur Caritat*

Comédie philosophique

Traduit de l'anglais par Alain Defossé

Préface de Didier Fassin



VAN DIEREN ÉDITEUR

Paru originellement en anglais sous le titre
The Curious Enlightenment of Professor Caritat. A Comedy of Ideas,
Londres/New York, Verso, 1995.

2^e et 3^e éditions anglaises parues sous le titre
The Curious Enlightenment of Professor Caritat. A Novel of Ideas,
Londres/New York, Verso, 2009 et 2022.

Les Étranges Lumières du professeur Caritat. Comédie philosophique,
Paris, Salvy, 1998, dans la traduction d'Alain Defossé que nous reprenons ici,
avec l'autorisation de ses ayants droit.

© 2021, Steven Lukes (Verso Books, Londres), pour le texte original

© 2021, Van Dieren Éditeur, Paris / Les ayants droit d'Alain Defossé
pour la traduction française

© 2021, Van Dieren Éditeur, Paris / Didier Fassin, pour la « Préface »

Droits réservés pour tous pays. Toute reproduction ou traduction sans autorisation écrite
préalable de l'éditeur de tout ou partie de ce texte par quelque moyen que ce soit est illicite et
pourra faire l'objet de poursuites.

isbn 978-2-37466-019-6 • dépôt légal BNF 11/2021

SOMMAIRE

PRÉFACE 7

À la recherche de l'humanisme perdu,
par Didier Fassin

INTRODUCTION 13

1. Arrestation 17
2. Prison 23
3. Le test visuel 35
4. Préparatifs 41
5. Résistance 45
6. Confrontations 49
7. En voyage 64
8. Entrée 67
9. Calcula 79
10. La famille Maximand 89
11. Le grand débat 103
12. Justice 123
13. Le rendez-vous 139
14. Médiation 143
15. Arrivée 159
16. Divers quartiers 165
17. Fête 173
18. Histoire de la Rock Star 179
19. Malvoliens et Stalactites 187
20. L'Unidiversité 199
21. Les mécontents 215

- 22. Le Conseil pour l'Identité Sexuelle 223
- 23. En route pour La Liberté 237
- 24. La Liberté 253
- 25. Argent 259
- 26. Psychiatres 267
- 27. Porteur 285
- 28. À la rue 307
- 29. Sur la route 323

POSTFACE 337
par Steven Lukes

Indications bibliographiques 341

I .

Arrestation

Le plus terrible, lors de l'arrestation du professeur Nicholas Caritat, fut la destruction de ses lunettes. C'était la chose qu'il redoutait le plus et à laquelle il s'attendait le moins. Les soldats qui l'arrêtèrent affirmèrent leur maîtrise de la réalité en fragilisant sa maîtrise des apparences.

Nicholas avait passé la soirée à lire paisiblement dans son bureau, enveloppé dans la cape de velours noir bordée de fourrure argentée qu'il avait l'habitude de porter lors de ses entretiens nocturnes avec les penseurs des Lumières. Il s'était couché tard et dormait d'un sommeil agité. Il était mal à l'aise, conscient que, à en juger par le sort de nombre de ses amis, les jours de liberté lui étaient comptés. Il n'avait cependant pas pensé se cacher. Il avait toujours évité de prendre des positions politiques ; c'était un érudit, un historien des idées et un philosophe – ce qui en faisait, espérait-il, un individu sans importance.

Un coup bref et brutal fut frappé à la porte. Il se redressa dans son lit, aux aguets. Aucune possibilité de fuir : ils auraient encerclé la maison et tiré à vue. Il distinguait l'éclat des torches, derrière la fenêtre. Un nouveau coup ébranla la porte, plus violent. Il quitta son lit, chaussa ses lunettes, enfila sa robe de chambre de soie et se dirigea vers l'entrée, dans la pénombre, traversant à pas mesurés l'étroit corridor recouvert d'un tapis. Avant même d'avoir atteint la porte, il entendit un bruit terrible, et le craquement sonore du chambranle. De nouveau, le fracas. Puis la serrure céda. Devant lui, dans la faible lumière du couloir,

se tenaient, sans doute possible, quatre soldats en civil, silencieux. Ils pénétrèrent dans l'appartement et, sans mot dire, allumèrent les lampes et se dirigèrent résolument vers son bureau, au bout du couloir. Il les y suivit. Leur chef, le plus jeune, le plus effronté, le regarda brièvement avec une indifférence lourde de menace.

« Allez vous habiller ! » ordonna-t-il.

C'est alors que furent détruites ses lunettes, et de façon parfaitement gratuite. Comme il regagnait sa chambre, un des soldats, un garçon mal dégrossi, en sueur, avec un rictus de mépris sur le visage, s'approcha de lui, les lui arracha du nez et, les ayant jetées sur le tapis, les écrabouilla des deux pieds. Le bruit de verre brisé et la vision, quoiqu'indistincte, des montures tordues déprimèrent particulièrement Nicholas.

Sans elles, le monde n'était plus qu'un brouillard traversé de miroitements. Il se remémora les pensées rassurantes de James Thurber sur l'étrange plaisir de devenir aveugle. Au fur et à mesure que baisse l'acuité visuelle, le rôle du monde extérieur en tant que témoignage positif de ce que l'on voit décline au profit de l'interprétation, et il ne reste donc qu'à faire preuve d'optimisme, en supposant que toutes les femmes sont séduisantes, tous les bâtiments harmonieux, et le soleil toujours radieux. Cependant, peu de choses incitaient à l'optimisme dans la situation actuelle, et surtout dans la situation en Militarie.

Le dernier coup avait été le pire. La junte, qui venait de prendre le pouvoir, avait lancé une nouvelle campagne de terreur. Ses membres avaient affirmé leur volonté de décapiter les terroristes de La Main Visible – à n'importe quel prix. On ne pouvait savoir qui était responsable de telle ou

telle exaction, ceux-ci ou des *agents provocateurs** à la solde du gouvernement. Jusqu'à une date récente, La Main se divisait en deux factions – La Main Gauche Visible et La Main Droite Visible – qui se rejetaient la responsabilité des tueries et des attentats. Une seule chose paraissait certaine : si La Main Droite ne savait pas ce que faisait La Main Gauche, toutes deux étaient souillées de sang. On posait des bombes dans les gares et les attaques de banques étaient devenues quotidiennes. Deux mois plus tôt, le commissariat central de la capitale avait flambé. Les terroristes kidnappaient des hommes d'affaires ; les soldats tuaient des avocats. Il y avait eu des milliers d'arrestations, des milliers de gens avaient « disparu », certains jetés dans l'océan depuis des hélicoptères. La plupart des amis et des anciens étudiants du professeur Caritat se cachaient. Des Ford Falcon grises, sans plaque d'immatriculation, parcouraient les rues. Tueurs à gage et escadrons de la mort circulaient en toute impunité. Les différents corps d'armée – marine, forces aériennes et police militaire – poursuivaient autant de stratégies différentes et d'ennemis différents. Bref, les militaires étaient tout aussi incontrôlables que les terroristes des deux Mains.

La junte avait instauré une Terreur chaque jour plus systématique et les terroristes s'étaient unis. Les partisans du régime, autant que les opposants, étaient en danger. Le professeur Caritat avait craint que son éventuelle arrestation ne passe totalement inaperçue. Depuis que ses collègues exilés avaient, par solidarité, décrété le boycott de l'académie, ses contacts avec le monde universitaire étaient

* Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte (N. d. T.).

devenus inexistantes. Quant à son fils et à sa fille, ils étaient hors d'atteinte et incapables de lui venir en aide. Marcus se trouvait dans un camp de terroristes de La Main, ce qui constituait sans aucun doute une des raisons – ou justifications – de l'arrestation de son père. Eliza était entrée dans la clandestinité et militait pour les droits de l'homme. Une fois mise au courant de sa capture, elle contacterait certainement des gouvernements étrangers et ferait campagne pour sa libération. Mais qui lui prêterait attention, au milieu de tant d'arrestations, de disparitions et de tortures ?
Qui ?

Le chef des soldats – jeune, autoritaire, le visage poupon – lui avait ordonné de s'habiller. Ses trois compagnons, empêtrés comme des garçons qui ont grandi trop vite, le craignaient visiblement et se tenaient droit, crispés, secoués de tics, comme des bouledogues ayant peine à refréner leurs instincts violents, mais inféodés à leur maître-chien. Les quatre intrus suivirent Nicholas jusque dans sa chambre. Tout en s'habillant tranquillement, il se décida à poser au maître-chien « la question » :

« Pourquoi m'arrêtez-vous ?

— Pourquoi nous vous arrêtons ? » répéta le maître-chien d'une voix atone.

Était-ce là une réponse ? Ou ne faisait-il que répéter la question pour mieux la comprendre ? Ou pour que les bouledogues la comprennent ? Ou était-ce une question ? Allait-il répondre à sa propre question ? Ou bien le maître-chien se moquait-il de lui ? Car après tout, pourquoi ne l'auraient-ils pas arrêté ? Et pourquoi devrait-il exister une quelconque justification à son arrestation ? Ces derniers temps, en Militarie, l'armée se passait de justifications.

Il continua de s'habiller, le plus élégamment possible (il n'en aurait plus l'occasion avant longtemps), et attendit, se demandant ce qui allait suivre.

« Nous ne vous arrêtons pas », répondit enfin le maître-chien. Ce n'était pas une aide bien conséquente. Certes, ils n'avaient pas de mandat d'arrêt, mais ceux-ci n'avaient plus la moindre valeur depuis que les tribunaux ne fonctionnaient plus. Nicholas Caritat allait disparaître dans quelque trou obscur, ignoré de tous, regretté de personne. Sa vie demeurerait inachevée ; l'œuvre de sa vie, inaboutie.

Il avait jusqu'à présent vécu de son travail. Depuis trente ans, l'étude des idées novatrices du XVIII^e siècle avait été au cœur de ses recherches et de son enseignement. Il était obsédé par l'idée que le passé se faisait de l'avenir, au point de ne plus réellement se préoccuper du présent. À quoi cela avait-il pu ressembler que d'avoir des raisons plausibles de croire en l'avenir de l'humanité ? Une seule de ces raisons était-elle encore valable ? Pouvait-on encore garder un quelconque espoir, après toutes les horreurs de ce siècle ? Ses penseurs de prédilection n'étaient-ils que des pourvoyeurs d'illusions dangereuses, qui aveuglaient les vrais croyants et armaient les cyniques manipulateurs de dogmes rationalistes qui, depuis la Terreur jacobine, avaient précipité l'humanité dans le chaos ? L'optimisme, en un mot, était tout à la fois son sujet et son objet.

Sur l'insistance de ses ravisseurs, Nicholas remplit son sac de voyage. Il plia soigneusement sa cape, en vue de futurs entretiens vespéraux avec Diderot et d'Alembert, Leibniz et Kant, Helvétius, Voltaire et les autres. Il ajouta un nécessaire de rasage, deux paires de pantalons, une veste, quelques chemises et cravates et, vœu pieux, son étui à lunettes vide.

Comme le maître-chien l'entraînait dans le couloir, il s'arrêta un instant pour embrasser du regard son bureau, une dernière fois, cet écrin, ce cocon où il menait quotidiennement ses recherches et ses débats nocturnes, cherchant à en fixer l'image floue dans sa mémoire : le grand tapis d'Orient d'un rouge profond qui recouvrait presque tout le sol, le *bow-window* qui donnait sur un jardin bien entretenu, les ouvrages alignés sur les rayonnages, son bureau à cylindre et son rocking-chair de bois courbé, la bibliothèque d'acajou avec ses ouvrages du XVIII^e siècle, aux reliures brunes et marbrées, derrière le fin treillis métallique.

Le maître-chien lui désigna la porte d'entrée demeurée ouverte. Une fois sorti, il entendit les trois bouledogues qui, lâchés à présent, s'employaient à exécuter les ordres en fouillant, profanant et vandalisant son sanctuaire.

PRÉFACE

À la recherche de l'humanisme perdu

Didier Fassin

« *Comédie philosophique* ». Assurément, Steven Lukes veut nous entraîner à sa suite sur les traces de Voltaire et de ses Contes philosophiques. Clin d'œil à ses lecteurs et ses lectrices, au moment de permettre à son héros de s'évader de la prison où il est enfermé, les faux papiers qu'on lui donne l'affublent d'ailleurs, pour sa nouvelle identité, du nom du docteur Pangloss, le précepteur de *Candide* dont la philosophie tient dans la phrase fameuse : « Tout est au mieux dans le meilleur des mondes possibles ». Le professeur Nicholas Caritat n'a pourtant pas l'optimisme béat de son alter ego voltairien, et plutôt que de Leibniz que ce dernier caricaturait, il est le disciple de son homonyme, Marie Jean Antoine Nicolas de Caritat, marquis de Condorcet, auteur à titre posthume d'une *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* écrite alors qu'il se cachait pour échapper, lui aussi, à un ordre d'arrestation. L'homme n'est donc pas naïf. Il ne pense pas vivre dans le meilleur des mondes possibles. Mais il est convaincu que le progrès moral peut mener le monde vers un futur meilleur. Il est confiant dans l'avenir de l'humanité. Il est un optimiste raisonnable.

En cela, il est un homme des Lumières, et c'est du reste dans la compagnie des philosophes du XVIII^e siècle qu'il vit, au milieu des livres de sa bibliothèque, dans des conversations mentales au fond de sa cellule, ou dans des discussions avec les protagonistes hostiles ou

amicaux qu'il rencontre au fil de ses périples. Loin des tribulations du personnage voltairien dont la pensée reste guidée par un principe unique sans cesse démenti par les faits, les aventures du professeur Caritat le mènent d'un pays à un autre, son étonnement sans cesse renouvelé devant les systèmes de pensée de ses interlocuteurs évoquant moins Candide que l'Usbek des Lettres persanes. Du reste, comme le héros de Montesquieu, il est chargé par ses anciens élèves devenus des opposants au régime militaire de leur envoyer de l'étranger des missives pompeusement appelées « Rapports de progrès » dans lesquelles il leur transmettra ses réflexions et ses impressions concernant les mœurs des sociétés traversées.

Les références littéraires débordent du reste le siècle des Lumières. La scène d'ouverture où Nicholas Caritat est interpellé à son domicile par des soldats dont le chef, auquel il demande pour quelle raison il est ainsi arrêté, répond qu'il n'est pas arrêté, parodie le premier chapitre du Procès de Kafka, tandis que le tableau de la dictature en Militarie rappelle Le Meilleur des mondes et que la vie en Utilitarie évoque 1984. Il n'est pas jusqu'au personnage principal lui-même, décrit comme « un érudit, un historien des idées et un philosophe – ce qui en faisait, espérait-il, un individu sans importance », qui n'évoque, y compris dans le style, « l'homme sans qualités » de Robert Musil. À l'évidence, Steven Lukes s'amuse. Mais il nous amuse aussi. En Communautarie, explique-t-il, toutes les religions sont respectées, même l'adoration de la déesse Stala, qui comporte deux branches : les Stalagmites, pour lesquels on s'élève vers la perfection spirituelle, et les Stalactites, selon lesquels on décline depuis une perfection spirituelle initiale. Quant à la vie académique, respectueuse des différences, elle s'y déploie dans l'Unidiversité. On a bien affaire à une « comédie philosophique ».

Ce sous-titre est toutefois à destination du public français par son allusion à l'œuvre voltairienne et plus largement à cette forme littéraire qu'est le conte philosophique. Car, le sous-titre anglais,

d'inspiration shakespearienne, était initialement A Comedy of Ideas, « une comédie des idées ». S'il est devenu, avec sa réédition, A Novel of Ideas, « un roman d'idées », c'est pour souligner que les véritables protagonistes du récit ne sont pas Caritat lui-même, ou bien Justin, l'ancien élève devenu révolutionnaire, Globulus, le professeur célébré comme idéologue de la dictature de la Militarie, Gregory Maximand, le collègue qui l'initie aux charmes ambigus de l'Utilitarie, Goddington Thwaite, le religieux qui lui permet d'émigrer vers la Communautarie, Karl et Fred, les deux pêcheurs qui lui font découvrir en rêve la beauté de la Prolétarie, ou encore Leon, le réceptionniste de l'hôtel qui le désillusionne sur les dures réalités de la Libertarie. Ce sont les idées, ou plus précisément même les théories, qui sont les vrais personnages de l'histoire – théories utilitariste, communautariste, marxiste, libertarienne, féministe, des droits naturels. Dans le roman, on débat de philosophie, comme chez Dostoïevski. Ainsi le prêtre tente-t-il de persuader Nicholas Caritat qu'il a tort, lui expliquant de manière sophistiquée que, tandis que le pessimiste dit : « Les choses ne pourraient être pires », l'optimiste véritable lui rétorque : « Mais si, elles le pourraient ». Plus souvent cependant, les thèses s'illustrent dans des scènes, comme chez Camus. Le procès en Utilitarie présente le classique problème de la condamnation de possibles innocents pour le bonheur de la société. La rencontre avec des groupes minoritaires en Communautarie montre comment le relativisme culturel tend à éluder les rapports de domination. Les lois du marché et la privatisation des services publics en Libertarie révèlent les logiques de l'inégalité au cœur de la pensée néolibérale. Chaque épisode est l'occasion de faire référence à une thèse ou une dispute philosophique, mais nul n'est besoin de la connaître pour en comprendre les enjeux et même en sourire des excès.

On aurait tort cependant de ne voir dans Les Curieuses Lumières du professeur Caritat qu'un exercice littéraire brillant ou un

exposé philosophique didactique. Steven Lukes nous conduit dans un monde où la politique et la morale se croisent sans cesse. En s'inspirant de faits réels, nombre d'éléments narratifs invitent du reste à ne pas prendre à la légère les aventures de son héros. La campagne de terreur organisée par la junte en Militarie, avec ses opposants jetés d'hélicoptères, fait écho à celles orchestrées par les dictatures chiliennes et argentines il y a quelques décennies. Le calcul de la valeur des personnes dans le système de soins de l'Utilitarie correspond effectivement aux modèles économiques utilisés par les agences internationales pour décider des meilleures interventions sanitaires dans les pays du Sud. Le multiculturalisme prôné en Communautarie s'accommode aisément de la domination masculine dans nombre de sociétés qui le pratiquent. Quant à l'exclusion des plus vulnérables par le système en Libertarie, elle en a eu de nombreuses illustrations avec la diffusion du néolibéralisme, notamment avec les évictions de leurs logements des familles paupérisées. À côté de ces dystopies, l'utopie révolutionnaire de Prolétarie n'est ironiquement que cela : un projet onirique, une illusion.

Il faut donc lire le livre comme une critique sociale, et peut-être même une méthode pour une critique sociale, car le déploiement des raisonnements et la description de leurs implications pratiques jusqu'à l'absurde deviennent des outils pour penser et pour agir. C'est le sens de la dernière scène où Nicholas Caritat est guidé par une chouette, celle de Minerve, qui déplore les effets délétères de toutes ces idéologies lorsqu'elles sont exclusives des autres : « Combien de vies humaines ont-elles été ruinées, massacrées au nom de tels idéaux ? » Le héros entre alors dans un bois où des jeunes hommes et des jeunes femmes, vivant dans les arbres, tentent de résister à la destruction de la forêt par des promoteurs immobiliers. Lorsqu'il en sort, il trouve sur un mur ces mots, message inverse de celui placé à l'entrée de l'enfer de Dante : « Accroche-toi

à l'espoir, toi qui sors d'ici. » Peu avant, il s'était remémoré les dernières phrases de l'Esquisse de Condorcet écrites peu avant son probable suicide, son testament, en somme, dans lequel il réitère sa croyance résolue dans un avenir meilleur pour l'être humain, « un asile, où le souvenir de ses persécuteurs ne peut le poursuivre », ajoute-t-il en référence à sa propre situation. L'humour et l'ironie, qui ont accompagné le voyage de Nicholas Caritat dans ces pays étranges, ont cédé la place à une forme poétique célébrant l'humanisme des Lumières.

4 août 2021

INTRODUCTION
à l'édition anglaise de 2009

Steven Lukes

Les philosophes philosophent ; les auteurs de fiction racontent des histoires, toutes sortes d'histoires, des plus étonnamment réalistes aux plus extraordinairement fabuleuses. D'ordinaire, les philosophes pensent qu'une réflexion sérieuse s'appuie sur le raisonnement. Leurs manières de raisonner varient : les différentes traditions philosophiques divergent pour savoir à quoi ressemblent de bons arguments. Mais ils sont plutôt d'accord avec l'opinion générale qui veut que la narration soit un genre différent qui relève de la littérature. D'ailleurs, certains philosophes, tels Stanley Cavell et Martha Nussbaum, écrivent de manière convaincante sur la fiction. Bien sûr, nous rendons aux auteurs de fiction tout le respect qui leur est dû, en leur attribuant le prix Nobel, en nous ouvrant à eux dans la critique et la théorie. Nous admettons certes que la fiction peut atteindre des vérités inaccessibles et les transmettre par des moyens dont ne disposent pas les philosophes sérieux. Mais nous en sommes venus à supposer que ces genres sont séparés par une frontière claire, que l'on retrouve dans les librairies et les catalogues des maisons d'édition et des bibliothèques. Les très rares personnes à la franchir, comme Jean-Paul Sartre ou Iris Murdoch, sont bien des exceptions qui confirment (c'est-à-dire mettent à l'épreuve) la règle.

Pourtant, il n'en a pas toujours été ainsi. De Platon à Montesquieu, Rousseau et Voltaire, les philosophes raisonnaient au moyen de mythes, de romans, d'allégories et de satires. Mais au XIX^e siècle, la philosophie est devenue une profession sérieuse. La narration a été laissée aux écrivains, dont les mondes imaginaires peuvent pourtant être riches en réflexions philosophiques, comme chez Marcel Proust et Robert Musil, ou encore dans de nouveaux sous-domaines comme la science-fiction. Pendant ce temps, les philosophes ont été laissés à la pratique futile de simples « expériences par la pensée », où il s'agit d'explorer des hypothèses « contrefactuelles » convaincantes en imaginant des « mondes possibles ». Ceux-ci sont chichement décrits et simplifiés à l'extrême ; les détails non pertinents en sont exclus.

*La narration pourrait-elle aussi être une manière de raisonner ? Je me suis posé la question en réfléchissant à la façon d'honorer une invitation. Amnesty International m'a demandé de participer à un cycle de conférences sur les droits de l'homme, à Oxford, où j'enseignais les sciences politiques et la sociologie. Parcourir la littérature savante sur le sujet m'a laissé dubitatif. Il y avait toute une série d'arguments bien connus qui montrent pourquoi des traditions théoriques variées ont eu des difficultés à considérer la notion même de droits, a fortiori celle des droits de l'homme. On sait que les penseurs utilitaristes et communautaristes sont confrontés à ces difficultés qu'ils tentent en vain de résoudre. Le marxisme a été, dès le début, réticent à parler de droits et, partant, des droits de l'homme, comme je l'ai longuement exposé dans mon livre *Marxism and Morality*. La pensée libertaire, avec son individualisme excessif et son admiration pour les mécanismes du marché, adopte une interprétation étroite de ces droits, qui subvertit leur propos même. Il y avait aussi une série d'analyses des « droits » et d'efforts pour justifier l'idée des « droits de l'homme », les unes aussi classiques que les autres. Je doutais fort d'avoir quoi que ce*

soit d'utile à y ajouter. Les revisiter, même avec élégance, semblait redondant.

J'en suis donc venu à soulever une question absente de ces écrits académiques : à quoi ressemblerait la vie dans un monde où l'une ou l'autre de ces théories prévaudrait comme vision du monde et principe organisateur ? Le résultat a été une conférence intitulée « Five Fables about Human Rights », prononcée à l'hôtel de ville d'Oxford, et de laquelle est née la fable du professeur Caritat à la recherche d'Égalitarie. En rédigeant ma conférence, je me suis heurté à une autre question, plus générale, que soulèvent surtout les écrits de Isaiah Berlin et de John Rawls : quelles sont les conséquences d'une vie sociale et politique organisée en fonction d'une des nombreuses « valeurs » ou « conceptions du bien » inconciliables, à l'exclusion des autres ?

Deux discussions intéressantes ont eu lieu à la fin de la conférence. La première avec John Rawls qui a également participé au cycle de conférences. Il m'a dit avoir apprécié ma conférence et a ajouté, d'un ton sérieux et provocateur : « J'aimerais en savoir plus sur Égalitarie. » « Moi aussi », ai-je répliqué. Je réfléchis souvent à la façon de relever son défi. À quoi ressemblerait la vie en Égalitarie ? La seconde conversation a eu lieu avec la fille d'un ami, une étudiante de premier cycle, qui était sur le point de passer ses examens finaux, dont l'un en théorie politique. Elle m'a dit que la conférence s'est révélée très utile pour ses révisions.

Son commentaire m'amène à mettre en garde les futurs étudiants qui pourraient se procurer ce livre dans l'espoir d'y trouver une aide pour leurs études. La fable du voyage du professeur Caritat est une satire dystopique, qui ne vise pas à un traitement impartial de son sujet. Les pays qu'il visite sont des caricatures. Une caricature réussie est celle qui sélectionne ce qu'il y a de plus vulnérable dans son sujet.

Je tiens à remercier deux personnes de leur aide lors la rédaction de ce livre : ma défunte épouse Nina qui écoutait et réagissait à chaque phrase, et Sally Singer, aujourd'hui directrice artistique du magazine Vogue, alors rédactrice en chef aux éditions Verso. Personne n'aurait pu avoir un meilleur éditeur.

Steven Lukes

POSTFACE

Steven Lukes

Voilà un quart de siècle que le récit des voyages de Nicholas Caritat a vu le jour. Il aurait peut-être pu poursuivre son voyage. Il l'a fait dans la traduction italienne, à la demande de l'éditeur italien qui, de façon quelque peu perverse, souhaitait qu'il visite l'Italie. Il a donc passé du temps dans un autre pays, l'Illusarie où rien n'était ce qu'il semblait être, où la diétrologie – la science de ce qui se cache derrière – a prospéré. Mais où pourrait-il voyager aujourd'hui ? Quelles autres épreuves doit-il endurer dans la poursuite de sa mission, alors que la distinction même entre ce qui est réel et ce qui est illusoire divise de plus en plus les citoyens et les électeurs dans certaines de nos démocraties les plus avancées ? Sa spécialité académique – les Lumières – peut sembler de plus en plus ésotérique, alors que l'on parle de « post-vérité », de « faits alternatifs » et de fake news. Peut-être son pseudonyme aurait-il dû être non « Dr Pangloss », mais « Don Quichotte » ?

Alors qu'ils marchaient ensemble au crépuscule vers la frontière de Libertarie, la chouette lui rappela l'observation de son homonyme Condorcet : la nature a relié les idéaux humains entre eux en une chaîne indissoluble. Réfléchissant à cela, il écrivit à ses enfants en l'interprétant, non comme une promesse d'utopie, mais comme signifiant que les biens recherchés par les humains sont à jamais multiples, incommensurables et parfois incompatibles. Les

337

LUKES • LES CURIEUSES LUMIÈRES DU PROFESSEUR CARITAT

déconnecter – en poursuivre un à l'exclusion des autres – appauvrir la vie et peut entraîner un désastre. Il avait fini par comprendre que sa mission consistait à trouver non l'harmonie ni la cacophonie, mais un contrepoint ou au moins une discorde tolérable.

Alors que la pandémie de Covid-19 s'est combinée à la poussée du populisme et du nationalisme autoritaires à travers le monde, la sagesse de la chouette, ainsi comprise, est devenue très évidente. Les arguments abstraits et les scénarios hypothétiques des philosophes moraux et politiques sont devenus des expériences quotidiennes omniprésentes. Des dilemmes moraux et politiques imaginaires, à peine décrits (arrêteriez-vous un trolley aux freins cassés qui roule à tombeau ouvert vers des personnes attachées aux rails en poussant un gros homme sur un pont ?), se sont transformés en choix difficiles et urgents pressant les médecins dans des hôpitaux surpeuplés. Le raisonnement utilitariste – explicitement ou par défaut – décidait désormais du sort des personnes âgées dans les maisons de retraite. Le communautarisme est devenu réel sous diverses formes – un tribalisme pour défendre les privilèges, une solidarité dans les rues. L'individualisme anti-gouvernemental et fondé sur les droits du libertarisme et du fondamentalisme du marché est devenu l'égoïsme brut du refus du masque et du vaccin. Et à mesure que le virus se répandait dans le monde, les inégalités déjà existantes au sein des sociétés et entre elles devenaient de plus en plus criantes, tout comme l'accès inégal aux vaccins qui pouvaient sauver les gens de la course dévastatrice.

Notre héros tiendrait pleinement compte de tout cela et, poussé par sa curiosité, il se demanderait s'il y a quelque chose de nouveau que les vingt-cinq années écoulées ont apporté pour faciliter ou entraver davantage la poursuite intrépide de sa mission. Au XVIII^e siècle, Condorcet considérait l'invention de l'art de l'imprimerie comme une transformation qui rendait « la marche de l'esprit humain plus rapide, plus sûre et plus facile », car « les faits, les découvertes

acquièrent une publicité plus étendue, mais elles l'acquièrent avec une plus grande promptitude. Les lumières sont devenues l'objet d'un commerce actif, universel » et « on a connu le moyen de parler aux nations dispersées ». Ainsi, à la « huitième époque » du Progrès de l'esprit humain, écrit-il : « Il s'est formé une opinion publique, puissante par le nombre de ceux qui la partagent ; énergique, parce que les motifs qui la déterminent agissent à la fois sur tous les esprits, même à des distances très éloignées. Ainsi l'on a vu s'élever, en faveur de la raison et de la justice, un tribunal indépendant de toute puissance humaine, auquel il est difficile de rien cacher et impossible de se soustraire. » Désormais, « toute erreur nouvelle est combattue dès sa naissance » et il devient « impossible d'en empêcher la discussion, de cacher qu'elles pouvaient être rejetées et combattues, de s'opposer aux progrès des vérités qui, de conséquences en conséquences, doivent à la longue en faire reconnaître l'absurdité. » Ainsi le peuple est-il libéré du contrôle de « toutes les chaînes politiques et religieuses »¹.

J'imagine un Caritat jeune, préoccupé par l'avenir de ses enfants et de leurs enfants, regardant vers l'avant, arpentant les deux premières décennies du XXI^e siècle et essayant de discerner le progrès de la régression. Il contemplant l'immensité de l'impact sur les vies humaines du successeur numérique de l'imprimerie, l'Internet. Ne s'agissait-il pas d'une nouvelle transformation : la réalisation ultime du rêve de Condorcet, communiquant toujours plus facilement faits et découvertes par-delà les distances physiques et sociales, agissant « à la fois sur tous les esprits », promettant des relations sociales transparentes et l'émancipation des chaînes politiques et religieuses ? Et il se souviendrait de son rêve dans le train du royaume de la liberté avec les « producteurs associés,

¹ CONDORCET, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* [1795], Paris, Masson et fils, 1822, p. 150-155 (consultable sur gallica.bnf.fr).

combin[a]nt rationnellement et contrôl[a]nt leurs échanges de matière avec la nature, de manière à les réaliser avec la moindre dépense de force et dans les conditions les plus dignes et les plus conformes à la nature humaine². » Malgré toutes les preuves contraires, il s'accrocherait, avec acharnement, à cet avenir imaginé. La question est la suivante : y a-t-il un chemin devant lui qui mène vers sa destination, plutôt que de s'en éloigner ?

² Karl MARX, *Le Capital. Livre troisième*, VII^e section, chap. 48, trad. par Catherine Cohen-Solal et Gilbert Badia, Paris, Éditions sociales, 1974, p. 198-199.